

LES ANCIENNES
CHANSONS

(De la République Illustrée.)

Nombreux doivent être, parmi les lecteurs de ce journal, ceux qui ont vu le jour vers le commencement du second Empire. Si, comme je l'ai fait l'autre soir au café-concert, en entendant chanter une romance du vieux répertoire ils se sont demandé un jour, à propos de n'importe quoi, quel refrain avait le premier frappé leur esprit, alors qu'ils étaient jeunes, tout une série de chansons a dû leur revenir à la mémoire. C'est ce qui m'est arrivé, et je me suis plu à évoquer ces refrains de jadis, maintenant oubliés, qui jouirent pourtant d'une si prodigieuse vogue.

Pour aussi loin que je remonte dans mes souvenirs, je ne trouve rien au delà de l'époque où, dans les rues et carrefours, chez soi et au dehors, on entendait fredonner à tout venant :

Ah ! qu'il fait donc bon cueillir la fraise.

C'est au son de cette musique légère que, le dimanche, on s'en revenait chez nous de la guinguette, en farandolant. On avait donné la note sentimentale à table, au dessert, quand le moment est venu pour chacun d'y aller de la sienne. Une voix pure de jeune fille s'était levée :

Viens belle nuit me couvrir de ton voile
Viens ramener le calme dans mon cœur.

Et je l'entends qui soupire dans l'ombre
C'est un beau rêve. Ah ! laissez-moi dormir.

En chœur, l'assistance avait repris :

C'est un beau rêve. Ah ! laissez-moi dormir.

Puis était venu le tour du *Petit Mousse noir*, de *l'Enfant perdu* que sa mère abandonne, et de bien d'autres. Mais, une fois au grand air, sur la grande route, la gaité triomphant sur toute la ligne, jeunes et vieux avaient entonné l'inévitable ronde :

Ah ! qu'il fait donc bon cueillir la fraise.

* *

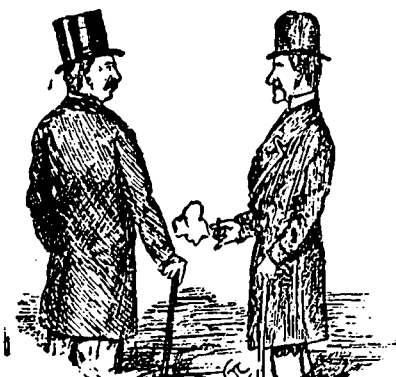
Sans doute, en ce temps-là, il était de mode de chanter l'Espagne, à cause de l'impératrice Eugénie ; certains chansonniers faisaient leur cour au Pouvoir, en lançant dans la circulation *Le roi de l'Andalousie*, *le Muletier*, et on répétait à tout propos :

Ah ! dis-moi douce Marie,
N'es-tu pas la plus gentille
Des manolas de Castille.

Ou bien encore, — et je puis certifier que le *Père la Victoire* n'a pas eu plus de succès :

Sur le Prado, près de la grille,
J'ai ramassé charmant trésor
Un éventail de jeune fille,
En vieil ivoire et garni d'or.
La senora qui le réclame,
A les yeux noirs, les dents d'émail ;
Pour elle, je vendrais mon âme,
Mais j'ai gardé son éventail.

UNE RAISON PÉREMPTOIRE



Charles. — Hello ! Enfin, tu t'es décidé à revenir au club ! Ta femme est donc en voyage.

Alfred. — Non, au contraire ; elle est revenue de ses vacances.

LA THÉORIE DE L'ÉVOLUTION



COMMENT LES ESPÈCES SE DÉVELOPPENT.

Dans le refrain, le poète conseille aux amoureux de garder aussi "sous leur manteau, sous leur mantille, le doux secret de leur amour."

De la même époque, je crois, datent une quantité de romances plus ou moins sentimentales : *Vous me demandez Madeleine ; Avant de s'embarquer pour un lointain voyage ; Ne pleure plus, Vierge de France ; Sur le rebord de ma fenêtre, etc., etc.*

J'ignore si cette poésie passait par le café-concert, avant de tomber dans le domaine public ; j'étais trop jeune pour m'en rendre compte. En tout cas, c'est ainsi que les choses se pratiquèrent plus tard.

Un chanteur de talent, Jules Leter, avait semé, dans tout le Midi, le répertoire de Pierre Dupont. Et quel répertoire ! *Les louis d'or*, romance fantastique aujourd'hui oubliée ; *Les Bœufs, la Vigne, les Sapins*, cette admirable mélodie. C'était comme un grand souffle d'orgue qui passait sur l'auditoire, quand Leter, avec sa voix sombre et puissante néanmoins, lançait ce refrain :

Dien d'harmonie et de beauté
Par qui, le sapin fut planté
Par qui, la bruyère est bénie,
J'adore ton génie
Dans sa simplicité.

De même, on rêvait de vengeances terribles, quand l'excellent artiste scandait *Le Testament* :

Ça, notaire, écrivez : Dans certaine vallée.

Le comique — était-ce bien le comique ? — ne perdait du reste pas ses droits. On chantait couramment dans les ateliers, dans les réunions d'amis, au repas de noce ou de baptême, *Le pied qui remue*, de Joseph Kelm, alternant avec :

Voilà ce que c'est
C'est bien fait
Fallait pas qu'y aille.

Paulus, le grand Paulus, promenait alors, de ville en ville, une série de refrains sans prétention, et obtenait un certain succès avec *Rosalie*, chanson inepte s'il en fût, que le public a trop longtemps rabâchée :

Eh ! bonjour, ma charmante Rosalie.

* *

Mais il est un genre de chanson qui se perd aujourd'hui, au grand regret de ceux qui gardent, au fond du cœur, le culte de la France ; c'est la chanson à boire. Le vin, ce produit national par excellence, a inspiré nos meilleurs poètes, nos plus populaires chansonniers :

Ami, tu peux m'en croire
Il n'est plus de chagrin
Après ce gai refrain :

A boire, pour chasser l'humeur noire.

Qui chante le vin, aujourd'hui ?

La verve des rimeurs s'exerçait, vers la même époque, aux dépens d'un des ridicules les plus achevés que la mode ait inventé. Je veux parler de la crinoline. Ouvrez un recueil illustré de l'an-

née 1856, et vous pousserez de dire, en voyant l'accoutrement des belles dames de ce temps. La critique les fustigeait en chantant :

Si par hasard vous voulez en voiture,
Aller au bois jouir du beau temps.
Il vous faudra belle dame pour s'asseoir,
Monter dessus au lieu d'entrer dedans.

Et, puisque je parle des subterfuges de la toilette, qu'on me permette de citer encore le couplet suivant, qui peint les tranches d'un jeune marié assistant au déshabillé de son épouse :

Voyant tout cela je m'dis faut pas crier
Pourtant ça me paraissait louche
Sur la cheminée ell' pose un râtelier
C'était toutes les dents de sa bouche.
Dans un verre d'eau ell' met un œil,
Puis ses deux branches dans un grand fauteuil.
Une perruque pour cheveux ;
Je ne pouvais en croire mes yeux.

Le pauvre homme !

* *

Et la note patriotique ? Il n'en a guère été question, au cours de cette rapide revue, et pour cause. On fit bien, à l'époque de la guerre de Crimée, quelques chants guerriers où il était dit :

Amis quittons le sol
La mer est calme et belle
C'est à Sébastopol,
Que l'honneur nous appelle.

Mais tout cela n'était guère entraînant, et n'eut qu'une vogue relative. Il fallut l'insurrection polnaise, pour faire vibrer la lyre d'airain. Pendant une année, la France chanta :

Je suis la Pologne meurtrie,
Je suis l'âme de la patrie.

Sur ces entrefaites, la grande Thérèse fit son apparition : *La femme à barbe* devint, pour quelques années, le chant national. Les créations de la diva populaire ont longtemps alimenté le répertoire de la jeunesse. Qui ne se souvient d'avoir fredonné :

Rien n'est sacré pour un sapeur.

Les couplets de la Malibran du trottoir et les flonflons d'Offenbach fournirent de la gaité à la France jusqu'à 1870, jusqu'à l'année terrible. Une seule voix se fit alors entendre, celle du canon ; un seul hymne fut répété, la *Marseillaise*.

La tourmente passée, les concerts rouvrirent leurs portes, on se remit à chanter. Les fournisseurs ordinaires de ces établissements tirèrent un grand parti de la perte de l'Alsace et de la Lorraine. Les refrains ineptes ne tardèrent pas à reprendre le dessus. On a pu les compter par centaines, depuis *Joséphine, l'amant d'Amanda* jusqu'à la *Boiteuse*.

Mais cette vieille bonne romance, ces gaies chansons de l'ancien temps, on ne songe guère à les imiter. C'est la note pornographique qui domine, avec des mots, des sous-entendus, des calembours à faire rougir un pompier. Et le gros public se pâme.

LUDOVIC LEZAN.